



MEMOIRE — PRESENCE — SOURCE

Le Père

Charles de SEZE

Prêtre
de la
Compagnie de Jésus

1919-1984

Association Amicale des Anciens Elèves
Ecole Saint-Joseph - rue de Venise

Reims - 1986

Ne figurent pas dans ce mémoire mais sont conservés dans les Archives de la Province de France S.J.

- les souvenirs du Dr René Carré (38);*
- un admirable témoignage du Dr Jean-Marie Bouvier (43), son ami et médecin;*
- le livret des obsèques en la basilique Saint-Remi;*
- les homélies prononcées ensuite par le P. René Flament en l'église Saint-Ignace à Paris; par le P. Hubert Baratchart à Lille;*
- les homélies de l'anniversaire: des Pères Flament et Valton à Reims; du Père Baratchart à Chouy.*

Seront envoyés aux mêmes archives tous documents en notre possession, utilisés ou non dans ce Mémoire.

Encore inachevé l'album de photographies, d'abord conservé au Collège, sera lui aussi envoyé aux mêmes Archives quand les temps auront passé.

Le Père

Charles de SEZE

MEMOIRE — PRESENCE — SOURCE

Le Père

Charles de SEZE

Prêtre
de la
Compagnie de Jésus

1919-1984

Ensemble recueilli
par
quelques amis
jeunes et moins jeunes

Association amicale
des Anciens Elèves
Ecole Saint-Joseph
rue de Venise

Reims
1986

Avant-propos

Si incomplet, si imparfait qu'il soit, le présent « mémoire » est d'abord un hommage de reconnaissance à la famille qui nous a donné le Père Charles de Seze.

Ceux qui ont collaboré à constituer ce livret pour les anciens camarades de Charles de Seze élève au collège de la rue de Venise, pour ceux qui y furent ensuite ses élèves ou l'y ont connu, pour ses amis, voulaient que chacun puisse raviver en soi tel souvenir personnel et trouver paroles ou faits tellement jointifs à ce qu'ils ont éprouvé, expérimenté, que leur authenticité s'en manifeste à eux toute proche et devienne présence.

Ce n'est donc pas une biographie que l'on cherchait à offrir à la curiosité d'un large public. C'est le vivant, avec qui des vivants ont été et restent en liaison personnelle, que l'on essaie de mieux reconnaître, après l'avoir connu un peu « tel qu'en lui-même l'éternité » le changeait dans le temps de ses années sur terre. Ce qu'il nous est arrivé comme de toucher en lui de Notre-Seigneur, ce que nous avons trouvé un jour en lui — en d'autres aussi, bien sûr, plus ou moins — était semence. Nous en sommes encore, nous autres à la croissance. Cette croissance qui lui importait tant... « le reste », suivant l'une de ses expressions, « est sans intérêt ».

Nous avons senti se lever une objection : — Vous en faites une sorte de surhomme ou de saint ! Il était limité comme nous le sommes tous ! — Limité, oui, certes, tout homme, tout chrétien en est là. Mais s'il y a la sainteté que l'Eglise authentifie dans l'acte de la canonisation, il est aussi une sainteté « banale » que l'on rencontre, si l'on sait voir et regarder, chez tel ou telle, qui anime un geste, une parole, un comportement, une bonté, une fidélité, un don, un pardon ; où à travers cet homme, cette femme, cet adolescent ou cet enfant transparaissent, se révèlent, comme un appel de Dieu, le sens et le prix de la vie.

La sainteté n'est pas un bien réservé dont un baptisé pourrait dire légèrement « cela n'est pas pour moi ! ». C'est un bien présenté et offert — malgré les faiblesses, malgré les fautes, — chaque fois qu'il nous est donné de rencontrer dans un prochain, réalisée non en mots mais en vérité, la parole ineffaçable : « *A cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, mes témoins, que vous vous aimez les uns les autres* ». C'est pourquoi saint Paul aimait appeler « saints » les baptisés fidèles, rendus ainsi témoins de Jésus-Christ, contagieux de Jésus-Christ dans le monde païen.

Il ne s'agit pas pour nous de surfaire, ou même de mettre en valeur, comme on dit, le Père de Seze (il eût bien ri !), seulement de recueillir quelque chose du don que Dieu nous a fait de lui et par lui. Non le souvenir d'un passé défunt, mais quelque élément de la sève spirituelle puisée dans notre enracinement.

Il est une tentation aussi banale que subtile, devant ce qu'il nous est donné de voir de bien ou de beau dans un autre (un autre, vivant ou défunt), s'élève autour de nous, ou même en nous, une voix pour dire ou doucement murmurer : « Mais oui, bien sûr... mais après tout ce n'est qu'un homme... Il lui manquait ceci... cela. Il n'a pas bien compris ce cas, cette situation... Etc... ». On s'en tient ainsi au quartz ou au sable pour négliger, en toute bonne conscience, l'or à la portée de la main. Les « saints » ainsi nommés par saint Paul sont les sables et les roches aurifères de l'Eglise. C'est là d'abord que les « chercheurs » de l'Esprit remarquent comme une première trace, une première pépite de ce qu'ils cherchaient : autre chose que le mot, la réalité, la certitude, l'être même de l'amour de charité dans son acte, inaltérable. Pour continuer à chercher et à chercher encore, et à trouver.

C'est dans cet esprit que ce recueil a été établi par plusieurs qui voudraient chercher ainsi, chercher un peu comme le Père de Seze a su chercher, jusqu'au bout.

Ce « mémoire » n'est pas « composé » de façon bien classique. Plutôt que de fondre en un texte suivi une variété de documents, on a préféré en reproduire un certain nombre avec exactitude, à commencer par l'éloge prononcé par M. l'abbé Jean Sainsaulieu devant l'Académie nationale de Reims. Ce texte a le grand mérite de présenter un portrait

où les intimes retrouvent, groupés dans la lumière et les ombres, tout un passé ; où même des étrangers peuvent se laisser saisir et envahir par ce que l'artiste a su faire transparaître d'unique, de proche et de mystérieux à la fois dans un visage où s'expriment ensemble vie, bonté et vérité.

Après ce texte quelques indications et des souvenirs viendront l'entourer, le compléter, un peu dans le désordre d'une conversation entre amis, puis la notice parue dans « Compagnie », due au Père René Flament.

Enfin des textes ou même des brouillons où, ceux qui ont entendu le Père de Seze entendront mieux qu'alors peut-être, la parole et la voix bien connues devenir présence. Ce ne sont plus là informations données à parcourir, mais pour l'esprit et le cœur des demeures où l'on peut s'attarder pour entendre, pour (re)voir face à face le vrai visage et se trouver soi-même.

On ne sera donc pas étonné de rencontrer toute une retraite, de rencontrer quelques homélies de baptêmes, mariages et enterrements qui par bonheur ont été enregistrées et grâce auxquelles tant d'autres, qui n'ont jamais été écrites ou dont les schémas ont disparu, revivront dans les mémoires.

Charles de SEZE

1919-1984

Eloge prononcé devant l'Académie Nationale de Reims le 13 octobre 1984

Stature, carrure, allure, culture et humour, initiative et décision et avec cela joie de vivre, allant, cordialité, rayonnement, Charles de SEZE avait de quoi séduire plus d'un âge de la vie et plus d'un milieu social. Directeur-adjoint du Collège-lycée Saint-Joseph de Reims, il était en outre l'augure et l'ami de nombreux foyers à travers la France. Disparu à soixante-cinq ans, il aura exercé toute sa vie une influence singulière.

Benjamin d'une grande famille bordelaise de robe, et Bigourdan par sa mère, il était né à Bordeaux en 1919, mais le vingt-et-un janvier, une date pour cet arrière-neveu de Romain de Seze, le défenseur de Louis XVI devant la Convention, devenu pair de France et académicien. Le nom de Seze est resté lié depuis lors à toutes les résistances.

Le jeune Charles est devenu Rémois dès avant la guerre, ayant été envoyé au Collège de la rue de Venise pour y achever ses études secondaires. Il s'était déjà signalé alors par son indépendance. Il y est revenu cependant comme moniteur après la guerre de 1945 à 1948, puis définitivement en 1953 comme directeur des célèbres Equipes. Dix ans plus tard il devenait le directeur ou proviseur de ce lycée privé pour huit ans, de 1963 à 1971, donc en mai 68.

Sorti de charge, il est resté sur place en prenant la responsabilité des études du deuxième cycle. Il a ainsi consacré à la jeunesse de Reims et de la région trente-quatre années de sa vie active et cela dans la même maison, sans que son prestige en souffrît.

Victime enfin d'un cancer du sang et averti de l'issue fatale trois ans d'avance, il a lutté jusqu'à la fin debout malgré les traitements les plus sévères, donnant un exemple saisissant de courage et de volonté. Ses obsèques à la basilique Saint-Remi le vingt-huit avril dernier, présidées par l'Archevêque de Reims et transformées en fête par ses jeunes disciples ont été triomphales.

Reçu dans la Compagnie de Jésus par le Père Bernard LEIB, notre ancien président, il y avait fait des études supérieures en Lettres classiques et en théologie ; il y avait aussi acquis un sens religieux profond et personnel, sans détour quand il s'exprimait, mais très discret. De la formation ignacienne autant que de l'héritage familial il avait retiré une droiture sans faille, un dévouement illimité et instantané, un esprit de service qui s'étendait à chaque élève et même à tout venant.

L'état religieux le rendait si disponible qu'on le vit gravir les échelons de la hiérarchie scolaire et les redescendre avec la même simplicité. Son sacerdoce mit le sceau à une bonté faite de compréhension et de compassion qui le destinait aux malades graves, aux délaissés de tous âges et à sa porte aux épaves de notre société. L'homme était complet.

La fidélité à tous ceux qu'il avait aidés dans la vie accaparait ses derniers loisirs, car il était appelé d'un bout à l'autre du territoire pour présider à des mariages. C'est qu'à l'heure de l'engagement total, c'est lui que ses anciens voulaient avoir comme témoin et comme référence, bien qu'il n'ait été ni leur professeur, ni leur aumônier. Il était l'homme que chacun secrètement avait voulu être.

Aux traits de caractère il faut ajouter une vivacité d'intelligence, une liberté de jugement, une perspicacité et une franchise qui classent un esprit. Membre associé de notre académie depuis 1970 il a fait sa communication sur

l'éducation après Soixante-huit et il a étonné l'auditoire par son réalisme. Ses garçons étaient bien comme les autres, c'était lui qui ne l'était pas.

Le principal devoir de notre temps était à ses yeux d'aider les jeunes à devenir adultes, tentés qu'ils sont dans une société trop libérale d'étirer leur adolescence dans une insouciance partagée, mais sans passé, ni avenir. A cette tâche il s'est livré sans enseigner lui-même, ni durcir son personnage, mais comme éducateur à temps plein. Or l'autorité avait déjà fait long feu pour les aînés après la guerre, là comme ailleurs. Il la remplaça par une certaine qualité de « présence » comme on disait alors, jointe à ce à quoi personne ne résiste tôt ou tard, l'exemple.

Entraîneur d'hommes et modèle de vie tout ensemble, il servait de tuteur aux personnalités naissantes et de premier support aux ambitions juvéniles les plus lointaines. Aucun titre ne répondait plus au rôle. Il était pour tous « le père de Seze » et même pour les grands parlant entre eux « Charles », avec tout ce que cette syllabe peut contenir d'admiration et de secrète fierté.

Il n'était pas moins à l'aise sur un terrain de football à commencer par son défrichage ou son terrassement. Il y a mis la main, en « bleu », dans l'annexe sportive du collège à Cormontreuil. Le travail manuel en effet n'était pas pour lui l'application d'une méthode, mais une habitude prise dans un autre milieu, le Centre de vacances pour jeunes ouvriers sans famille de Nabas au Pays basque.

Dès le début de sa carrière il avait mis là son cœur, et il y est revenu chaque année pour les vacances, quelles que soient ses fonctions à Reims. Au milieu de jeunes très mûrs, souvent meurtris, puis de ménages modestes à qui il restait attaché, il refaisait loin des conventions bourgeoises et des privilégiés de l'instruction une expérience crue de la vie dont ont pu bénéficier au retour les élèves du collège.

Sa direction des études a laissé des traces durables: ainsi les équipements scientifiques scolaires de haut niveau adoptés dès leur invention; de même l'ouverture d'esprit dont témoigne le gala annuel des classes et ateliers du collège, enfin la continuité des succès de cet établissement au baccalauréat depuis trente ans, malgré le partage de la journée entre l'enseignement et les activités sociales ou manuelles.

On doit encore au Père de Seze la présence au collège de nombreux étudiants des facultés pour un encadrement familial, de sorte que les adolescents trouvent toujours devant eux des adultes comme dans une famille et qu'ainsi la vie collective ne soit pas une prime à l'immaturité comme elle l'est

dans la rue. Le remède contre l'échec humain, pire que l'échec scolaire, semble être à ce prix.

Allure, stature, carrure ne composaient donc que la silhouette d'une personnalité intellectuelle et morale hors du commun. Quant à son œuvre, elle est de celles qui ne se révèlent qu'avec le temps. Par les centaines d'hommes que Charles de Seze a pu former en deux ou trois générations, ce grand caractère aura marqué notre ville et notre province. N'est-ce pas justice devant la mort de dévoiler de tels désintéressements ?

Sa vie à nos yeux pose un problème plus vaste et d'actualité : Faut-il compléter l'enseignement par une formation morale et humaine si coûteuse en hommes ? Le Discours de la méthode en 1637 semblait avoir une recette pour acquérir une valeur morale et même atteindre aux réussites sociales, on s'en souvient :

« Il suffit de bien juger pour bien faire et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout de son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir ».

Un pareil intellectualisme, universel et exclusif, n'a sans doute été appliqué à l'éducation des enfants qu'en France, où Education nationale est synonyme d'Instruction publique, mais les déceptions en ce domaine mettent en relief les exemples contraires. Celui d'un Charles de Seze parmi les contemporains rejoint au siècle de Descartes ceux d'un Jean-Baptiste de la Salle, aux méthodes similaires, d'un Pierre Fourier en 1634 et d'un Nicolas Roland en 1670. Leurs fondations avaient déjà été faites dans nos murs.

Au moment où l'éducation devient un souci national, la ville de Reims s'honore en honorant les grands éducateurs qui ont exercé avec éclat pour sa jeunesse l'Art des arts.

Jean Sainsaulieu

I LES RACINES

Trois frères, Victor, Romain, Aurélien de Seze furent zouaves pontificaux, puis, à l'appel du général de Charette, Volontaires de l'Ouest, campagne de mars au printemps 1871. Romain, décédé en 1919, avait 33 ans en 1870. parmi ses petits-enfants, né à Bordeaux le 21 janvier 1919, dernier de huit, Charles de Seze.

Il est bon de remarquer le point d'attache familial, Siradan en Comminges. L'enfant né à Bordeaux ne peut être approché d'assez près dans le déroulement de sa vie, que si on le comprend issu d'une famille attachée à une terre.

Ce que furent pour lui dans sa jeunesse son père et sa mère, sa sœur et ses frères fut au cœur de toute sa croissance humaine et religieuse, au cœur de la fraternité et de la paternité spirituelles qu'il a exercées au collège, fidélité, tendresse.

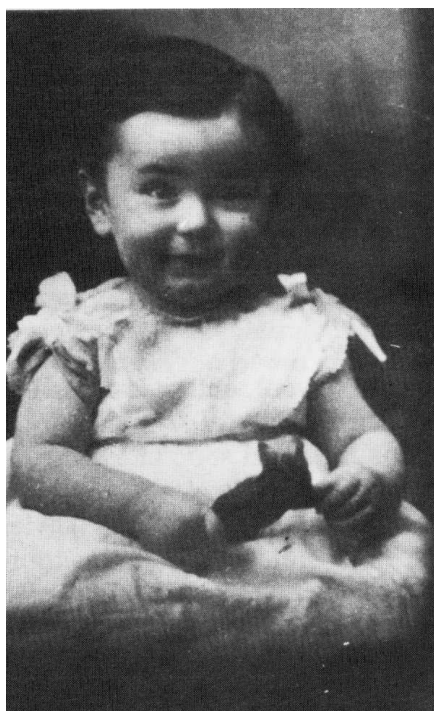
Le montrent à l'évidence les lignes qui suivent, extraites d'une lettre datée du 2 février 1983, que lui écrivait d'Amélie-les-Bains son frère aîné, Olivier « J'ai eu ton coup de téléphone lundi soir, ta lettre hier matin... je ne peux que te dire merci d'un cœur débordant de reconnaissance pour tout ce que tu as été pour nous *tous* depuis le 21 janvier 1919. Comme écrivait Guy de Longevialle au moment de la mort d'Henri Darcy, " nous t'avons vu grandir avec émerveillement et tu nous as toujours surpris et comblés au cours de ta jeunesse, de ton adolescence "; et comment décrire les dons plus précieux encore depuis que tu t'es consacré au Christ !

Le bloc sans faille dont tu me parles, il est ton œuvre en très grande partie ; bien sûr, il est l'œuvre de Papa et de Maman, de Nane aussi dont Maman me disait "...sans cette humble paysanne béarnaise, vous ne seriez pas ce que vous êtes..." et si tu l'associes à ton épreuve, tu verras par la photocopie ci-jointe d'une lettre d'Arnaud reçue ce matin et qu'il y a pensé aussi... ».

C'est Olivier qui, de Siradan, 31 ans plus tôt, lui avait écrit, datée du samedi soir 13 septembre 1952, 23 heures 30, une longue lettre de quatre pages, l'agonie et la mort de Nane... « A 8 heures elle a poussé deux soupirs un peu différents, ouvert les yeux et est morte... avec la foi, le courage et la simplicité qui ont été les caractéristiques de cette vie de Sainte »...

Deux jours après, le 15 septembre, une longue lettre de Madame de Seze retraçait les derniers jours et les heures dernières de Nane... « Jusqu'au dernier souffle elle a pensé à vous »...

Charles de Seze, dans la profondeur de ses racines il y a les siens, chacun, et parmi eux, au milieu d'eux, Nane.



Un an



11-12 ans

D'abord élève des Chers Frères à Paris où ses parents résidaient alors rue de Seine, Charles entre à Stanislas en 1931. En 1935, Olivier, son frère aîné, le présente au collège de la rue de Venise.

Charles de Seze sortait de la classe de philosophie en juillet 1938. Le Docteur René Carré, son condisciple d'alors (Arsène pour les intimes) évoquait ainsi, en 1984, « le Charles de tous les jours » : boute-en-train, blagueur, chahuteur, impertinent à l'occasion, tellement que la surprise s'empara de toute la « 1^{re} Div » à l'annonce de sa décision d'entrer dans la Compagnie et que la plupart se demandèrent quel énorme canular il était en train de monter.

Le SOURIRE n° 34 de Noël 1938 offrait un article illustré, intitulé « Camp Jéciste » dédié à André Brabant « président » de la Section, absent du camp pour raison majeure. Photos J. Poisson, J. Hutin, J. Lapouille. La première photo est celle de Charles de Seze vu de profil. En sous-titre : « Le Milicien ». Le texte se termine ainsi :

Il est quelqu'un dont je ne t'ai pas encore parlé, le chef de la bande, notre « milicien ». Figure-toi que ce vieux Charles nous fausse compagnie. Il passe la frontière. Pour s'engager dans les troupes républicaines espagnoles ? Non pas, il se fait jésuite. D'aucun disent que c'est dommage ; mais il a été trop chic, il nous a laissé un trop bon souvenir : on peut bien lui pardonner ça !

N'est-ce pas qu'on lui pardonne ?

J. Japouille

Le plus décisif de ces années de collège est le tissu d'amitié dont il fut l'ouvrier dans l'inoubliable J.E.C. d'alors, dans la Congrégation de la Sainte Vierge (Vie Chrétienne dirions-nous aujourd'hui), dans l'ensemble de son milieu scolaire. Cette amitié était la semence de ce à quoi aspiraient confusément et fortement les jécistes du collège qui rêvaient de réformes de structure... elle lèvera en octobre 1942 : les EQUIPES.

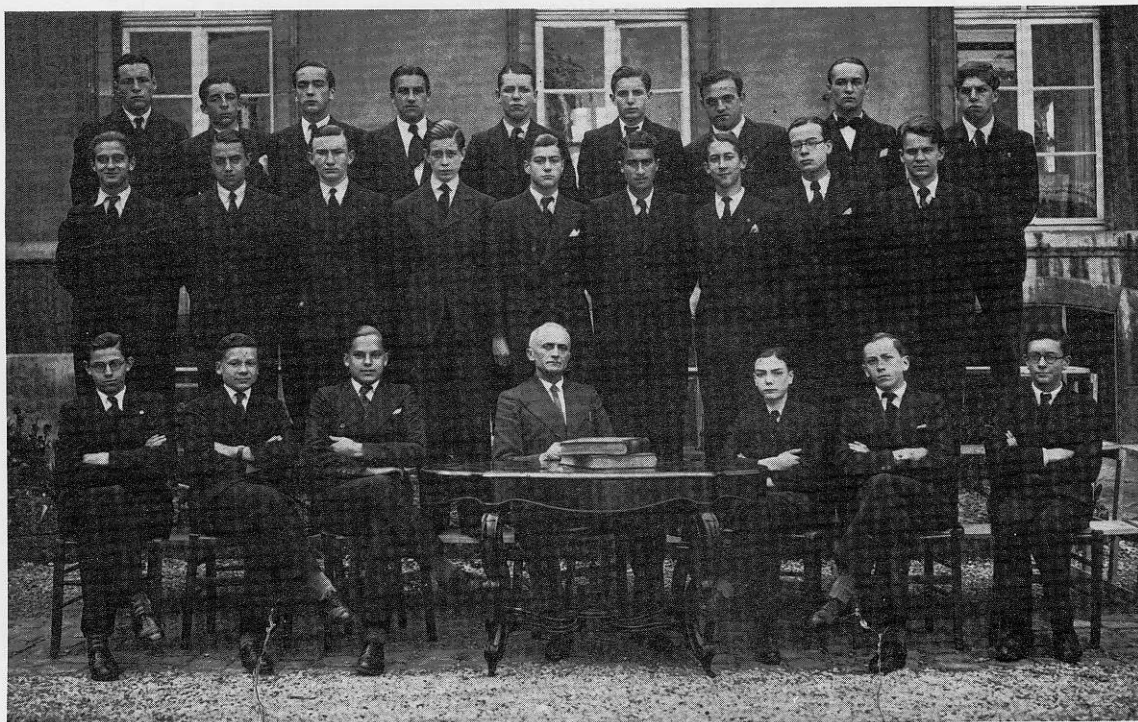
Amitiés de jeunesse indestructibles dont témoignent, par exemple, les lettres de Louis de Torcy (Soudan, Sénégal), mort pour la France le 13 août 1944 en Normandie dans la forêt d'Ecouvés), de Michel Leclercq, de François Evain, d'autres encore...

9 août 1942. Thiès (Sénégal), deux grandes pages de Louis de Torcy :

... « T'ai-je dit que d'Eclaron il ne reste que les 4 murs ? C'est notre contribution à la défaite et je pense que dans le désastre il n'y faut pas attacher beaucoup d'importance, mais c'est bien triste »...

CLASSE DE PREMIERE

Au verso de cette photographie, longtemps gardée dans son portefeuille, Charles de Seze avait écrit les noms de ceux qui y figurent.



Maurice Renard - Louis Fiquet - Jean Rouquet
Louis de Rocq - René Félix - Bernard Ditaudy
Charles de Seze - Bayard Wintgenrieth - Patrice Motte
Michel Leclercq - Jacques Pervual
Marcel Lerosey - Jean Marie Ravel - M^r. Obrand
Justin Finck - Etienne Ferté
Lem Pichon - Maurice Antoino - René de la Brosse
Jacques Chromassin - Jean Reyauhy - François Erwin
Hubert Dauplais - Jay Wenger - Jean Pol Patour.

Dans cette inscription la première ligne répond à la première tranche verticale gauche de la photo, lue de haut en bas.

« le milicien »



à Siradan
« le philosophe »



mobilisé



31 décembre 1941
Mongré